

Elisabeth Frye : souveraine de substitution ?

Christiane D'haussy

▶ **To cite this version:**

Christiane D'haussy. Elisabeth Frye : souveraine de substitution ?. Alizés : Revue angliciste de La Réunion, 1992, Images de Femmes, 04, pp.11-20. hal-02339392

HAL Id: hal-02339392
https://hal.univ-reunion.fr/hal-02339392

Submitted on 30 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Elizabeth Fry : Souveraine de substitution ?[1]

Christiane D'HAUSSY
Université de Paris XII

Ceux qui se souviennent aujourd'hui du nom d'Elizabeth Fry l'associent à la réforme des prisons et ils ont raison, mais ils n'ont pas toujours conscience du scandale que constituait sa présence dans de tels lieux au début du XIX^e^ siècle. Cette pionnière intrépide s'en souciait peu et elle chassait avec persistance sur des terres jusque là exclusivement masculines : en bonne quaker elle militait en faveur de la cause anti-esclavagiste, elle soutenait aussi les missions africaines, elle s'intéressait au sort des marins garde-côtes, enfin elle était "ministre" dans la Société des Amis qui ne possède pas de clergé officiel mais qui reconnaît à certains de ses membres, hommes et femmes, des responsabilités religieuses particulières. Elle ne négligeait pas pour autant le domaine qui était alors réservé aux femmes : c'est elle qui la première créa un corps d'infirmières respectables, par ailleurs elle encouragea Florence Nightingale à triompher de la résistance de ses parents et à embrasser la carrière qui devait la rendre célèbre. Il ne faudrait pas pour autant voir en elle la lointaine inspiratrice d'un mouvement de libération de la femme, son action fut plus le résultat du hasard que d'un plan délibéré ; mais lorsqu'elle entreprenait un programme elle s'y consacrait avec autant d'ardeur que ses nombreuses charges familiales et une santé fragile le lui permettaient.

---

[1]. Le texte du présent article est une version considérablement remaniée d'une communication présentée au colloque *De Richard II à Elizabeth II : images de la royauté* organisé à l'Université de Haute Alsace du 17 au 18 novembre 1989 par Suzanne Baudemont et dont les Actes n'ont pas pu être publiés.

Elle n'aurait pas pu mener à bien tant de projets si elle n'avait pas disposé d'une panoplie de moyens pour assurer le succès de ses entreprises. Le rôle joué par le groupe de pression que constituait le cercle familial a été examiné ailleurs[2] ; nous nous proposons ici d'analyser un type de stratégie beaucoup plus limité mais qui lui était propre, à savoir le jeu auquel elle se livrait avec les souverains anglais et européens de son temps pour les enrôler sous sa bannière. Les rapports qu'elle entretenait avec eux paraissaient ambigus à certains de ses contemporains et l'observateur moderne, lui aussi, est confronté à quelques problèmes d'interprétation mais il dispose d'un avantage sur les premiers car eux ne connaissaient Elizabeth Fry que de l'extérieur, lui peut avoir accès à ce précieux document qu'est son *Journal* [3]. Nous nous efforcerons de tracer un portrait qui tienne compte à la fois de son image publique et de son univers intime.

Le seul et unique Souverain dont les quakers reconnaissent l'autorité est Dieu qui dicte à chacun d'entre eux sa conduite par l'intermédiaire d'une "illumination intérieure." Par voie de conséquence ils croient au principe de l'égalité absolue de tous les hommes. Logiques avec eux-mêmes les coreligionnaires d'Elizabeth Fry, de son temps, proscrivaient toute marque extérieure de respect. Les Amis se comportaient donc avec un souverain comme ils le faisaient avec le plus humble de ses sujets : ils ne se découvraient pas et ne s'inclinaient pas devant lui, ils le tutoyaient, ils n'acceptaient pas d'être présentés à la Cour car ils étaient opposés à toute forme d'apparat et, à l'occasion, ils refusaient de lui porter un toast. Chaque fois que la réformatrice des prisons rencontrait un roi ou une reine, elle se conformait à ce code. Peut-on dire pour autant que sa vision de la royauté était égalitaire ?

Certains épisodes dans sa vie pourraient le faire croire. Dans son *Journal*, elle évoque les paroles qu'elle prononça en présence du Roi de Prusse venu

---

2. Christiane d'Haussy. "Une famille influente au dix-neuvième siècle : les Gurney et leurs alliés", in *Confluences II* sous la direction de Maurice Robin et Armand Himy, Centre de Recherches sur les origines de la Modernité et les Pays anglophones, Paris X, 1989, pp. 151-62.

3. Le *Journal* d'Elizabeth Fry comporte 46 cahiers manuscrits dont 44 sont déposés à la Bibliothèque de la Société des Amis à Londres. Il existe à la salle des manuscrits de la British Library une transcription manuscrite abrégée établie par deux de ses filles, les citations qui figurent dans cet article sont tirées de ce document, les références entre parenthèses sont celles de la date de rédaction du document par Elizabeth Fry.

l'écouter lire la Bible aux détenues de la prison de Newgate, son discours représente un subtil dosage entre le souci de mettre tous ses auditeurs dans la même situation par rapport à Dieu et la simple courtoisie à l'égard d'un souverain étranger qui l'oblige à lui attribuer la place d'honneur et à mentionner sa fonction. Toutefois elle rétablit l'équilibre en rappelant à chacun ses responsabilités, différentes mais également pressantes :

> After we were seated, the King on my right hand, the Lady Mayoress on my left, I expressed my desire that the attention of none, particularly the poor prisoners, might be diverted from attending to our reading by the company there, however interesting, but that we should remember that the King of Kings and Lord of Lords was present, in whose fear we should abide, and seek to profit by what we heard. I then read the 12th chapter of Romans [...]. After a solemn pause [...] I first prayed for the conversion of prisoners and sinners generally [...] next I prayed for the King of Prussia, his Queen, his kingdom that it might be more and more as the city set on the hill that it could not be hid. (1-2-1848)

Deux jours auparavant, invitée à l'Hôtel de Ville de Londres où se donnait une réception en l'honneur de ce même Roi de Prusse présent à Londres pour assister au baptême du Prince de Galles, elle exprimait en public ses réserves sur *la pompe indésirable* de cette cérémonie religieuse, elle demandait également au Lord Maire de supprimer les toasts à la fin du banquet, requête à laquelle il accéda (30-1-1842). Cette exigence était une concession aux Amis plus que l'expression d'une réelle conviction personnelle. En effet, peu de temps auparavant les membres de sa communauté lui avaient fait des remarques désobligeantes après avoir lu dans la presse le reportage d'un dîner auquel elle avait participé, au même endroit, assise entre le Prince Albert et le Premier Ministre, Robert Peel. On lui avait dit que par sa présence elle semblait cautionner la pratique des toasts. Malgré cet effort méritoire pour rentrer dans le rang, elle subit de nouveau des critiques et se trouva prise sous le feu croisé de ses coreligionnaires et des milieux de la Cour qui, pour des motifs opposés, lui reprochèrent d'avoir invité le Roi de Prusse à venir partager le repas de la famille Fry, en toute simplicité, peu après la visite de ce dernier à Newgate. Les uns y voyaient une forme de flatterie inadmissible à l'égard d'un souverain ; les autres, y compris Victoria, l'audace insupportable d'une roturière.

Pour la réformatrice des prisons la situation était simple : le Roi de Prusse qu'elle avait rencontré auparavant, nous le verrons, était un de ses amis et les Amis n'avaient rien à redire à cela ; par ailleurs la Reine n'était pas vraiment qualifiée pour lui faire la leçon. En fait c'est l'inverse qui était vrai ! Très tôt

Elizabeth Fry s'était attribué le rôle de conseillère de la souveraine. Après l'accession au trône de Guillaume IV, elle s'était rendue auprès de la duchesse de Kent et de Victoria qui à treize ans était héritière présomptive. Voici comment cette visite est racontée dans le *Journal* :

> We took some books on the subject of slavery, with the hope of influencing the young princess in that important cause [...] I also ventured to remind her of King Josiah, who began to reign at eight year old and did that which was right in the sight of the Lord. (14-5-1831)

Après l'accession au trône de la jeune souveraine, elle avait saisi l'occasion d'un don fait par la Reine à l'Oeuvre des Prisons et à la Société Biblique en 1840 pour aller la remercier mais aussi pour la conseiller. Elle était accompagnée de son frère Samuel Gurney et de William Allen, autre quaker éminent. Ils avaient été informés qu'ils devaient se contenter de répondre aux questions de la souveraine et qu'ils ne pouvaient pas dire ce qu'ils voulaient, *ce qui est bien gênant*, commente la diariste (1-2-1840). Elle parvint néanmoins à prononcer quelques phrases après que Victoria leur eut donné congé d'un geste. L'entretien a été trop bref mais elle espère que la jeune Reine a été *touchée* et *édifiée* par ses propos. Deux ans plus tard, elle continue à lui donner des conseils — par l'intermédiaire du Prince Albert — lorsqu'elle dîne en compagnie de ce dernier à l'Hôtel de Ville :

> With the Prince, I spoke very seriously upon the Christian education of their children, the management of the nursery, the infinite importance of a holy and religious life [...] then prison [...] my wish that the Queen should be informed of some particulars respecting separate confinement, etc., etc.. (18-1-1842)

Victoria n'était pas la seule souveraine à bénéficier de ses conseils. Elizabeth Fry qui, selon le code des Amis, ne pouvait pas être présentée à la Cour, avait fait parvenir un message à la Reine Adelaïde, épouse de Guillaume IV. Elle lui disait, comme au Roi de Prusse plus tard, que sa position était celle d'une ville sur un mont et elle souhaitait que sa lumière éclaire les hommes. Pour alimenter la flamme de sa lampe elle avait établi un programme à son intention : elle l'encourageait à favoriser l'enseignement dans les classes laborieuses, à soutenir la lutte contre l'esclavage et la campagne contre la peine capitale. Le tout était accompagné de son petit livre sur l'organisation des prisons. (12-10-1830)[4]

---

4. *Observations on the visiting, superintendence and government of Female Prisoners*, London, 1827.

Elle ne réservait pas ses conseils (le mot *advice* revient constamment sous sa plume) et ses critiques aux souverains de son pays. De 1838 à 1843 elle entreprit cinq tournées sur le continent, elle rendit alors visite aux oncles, aux tantes, aux cousins et aux cousines de Victoria et d'Albert qui occupaient alors le trône de la plupart des états européens. Les sujets d'indignation ne lui manquaient pas : au Hanovre elle constata que des prisonniers étaient enchaînés au sol avant même d'avoir été jugés, elle en parla à la Reine qui donna des ordres pour que cesse ce scandale. En Prusse, contre l'avis de l'ambassadeur de Grande-Bretagne et du baron Humbolt, elle adressa une lettre au souverain afin de protester contre le sort des Luthériens persécutés, souvent emprisonnés pour leur foi. Le lendemain le chapelain du Roi lui faisait savoir que comme pour Daniel, *avant même que sa prière soit achevée, on avait accédé à ses voeux.*

L'attitude d'Elizabeth Fry à l'égard des souverains de son temps était-elle aussi égalitaire et même désinvolte qu'on pourrait le croire ? Nous avons constaté qu'elle aimait comparer les souverains à une ville sise au sommet d'un mont. La signification de cette citation apparaît plus clairement si on la situe dans son contexte biblique : elle est tirée du Sermon sur la Montagne où le Christ compare les Chrétiens au *sel de la terre* et à la *lumière du monde*, non pour les glorifier mais pour souligner leurs responsabilités car ils doivent proclamer la vérité qui leur a été révélée. Cette obligation revient à tous les Chrétiens sans distinction, ainsi les souverains pourraient bien se perdre dans *la foule immense, impossible à dénombrer* décrite dans l'Apocalypse. Pourtant il est probable qu'Elizabeth Fry aurait tendance à penser que sur cette terre certains sont *plus égaux que d'autres*, bien que tous ne soient pas nécessairement de sang royal, la preuve en est ce passage du *Journal* où elle évoque un sermon qu'elle a prononcé devant *des étrangers de haut rang et des membres de notre propre noblesse.*

> I showed that God is no respecter of persons, that from the palace to the very dungeon, I continually saw this, then I showed the important and responsible situation of those who fill high places in the world. Either they would be blessed themselves and be a blessing to others, as a city set on a hill, their light shining before men; or they would be of the number of those, through whom offences come, and therefore with the "curse of the Lord" resting on them. (14-7-1838)

Comme ses contemporains William Wilberforce dans *Practical View of the Prevailing Religious System of Professed Christians* et Hannah More dans

Importance of the Manners of the Great to General Society elle est donc convaincue de la responsabilité des grands de ce monde. Par le simple fait de leur situation éminente, ils sont *visibles*, qu'ils le veuillent ou non, ils jouent un rôle de modèle, ils doivent donc prêcher par l'exemple. Ils détiennent aussi du pouvoir et, un peu naïvement, elle attribue aux souverains un pouvoir considérable. Tout comme les Jésuites elle pense que la seule façon d'obtenir des résultats est de canaliser le pouvoir des grands dans la bonne direction, c'est-à-dire vers les causes qu'elle défend elle-même et qui, par conséquent, représentent *la vérité et le bien*, formule récurrente dans le *Journal*. Ce sont des causes fort respectables au demeurant : la réforme des prisons et des asiles d'aliénés, la lutte contre l'esclavage et la peine capitale, la promotion de l'enseignement populaire et surtout de l'enseignement religieux. Elle considère donc les souverains britanniques et étrangers comme des instruments entre ses mains, la *lumière* qu'ils émettent est une source d'énergie qu'il faut domestiquer. Certes, chaque souverain est *primus inter pares*, il n'est pas le seul à détenir l'autorité et le pouvoir, il faut d'ailleurs remarquer que malgré son vif désir de s'entretenir avec les reines Adelaïde et Victoria, les souverains britanniques tiennent beaucoup moins de place dans son *Journal* que les souverains étrangers rencontrés au cours de ses voyages sur le continent. La raison en est peut-être simplement qu'en Angleterre elle savait à quelles portes frapper pour obtenir des résultats alors qu'à l'étranger elle disposait de lettres de recommandation remises par Albert et Victoria à l'intention des membres de leur famille : ces derniers représentaient un réseau d'influence tout constitué qui, nous l'avons vu, pouvait se montrer efficace.

Les rois et les reines, les grands de ce monde auraient donc pu être une arme utile et même essentielle pour l'action philanthropique et religieuse d'Elizabeth Fry et rien de plus. Tel ne fut pas tout à fait le cas. Sa démarche était périlleuse dans la mesure où cette dynamite qu'elle maniait avec jubilation était capable de la détruire et elle en avait parfaitement conscience.

Son attitude à l'égard de la royauté était ambiguë : si elle s'était contentée de considérer les souverains comme des objet utiles, elle n'aurait pas rencontré de difficultés, mais tout en ayant le sentiment de les dominer elle éprouvait à leur égard un sentiment naïf d'admiration et de respect. Sa fille cadette, Rachel, dans

un petit ouvrage écrit à l'intention de ses jeunes soeurs, après la mort d'Elizabeth Fry, analyse fort bien la position de leur mère :

> Our mother possessed none of the levelling opinion of the present day. She was strongly impressed by the duty of submission, and the respect due to authorities. In her intercourse with the great ones of the earth though fettered by the language of Friends, and their scruples against bestowing titles of honour upon their fellow men, she succeeded whilst boldly speaking the truth in love, in infusing into her communications a markedly deferential tone[5].

Sa mère ne l'aurait sans doute pas désavouée car son *Journal* qui nous fournit des renseignements factuels très précieux, constitue surtout un examen de conscience permanent, véritable confesseur pour qui appartient à une Société sans clergé ordonné, sans liturgie et sans sacrements. En 1797 elle détruit son premier journal ; fort heureusement pour nous, elle n'en fit pas autant pour celui qu'elle devait tenir à partir de cette date jusqu'à la fin de sa vie.

A dix-sept ans Elizabeth Gurney était une belle jeune fille que les villageois d'Earlham admiraient lorsqu'elle passait à cheval, vêtue d'une amazone rouge vif. Son père, banquier prospère à Norwich, influencé par le siècle des lumières, n'était pas un quaker très strict et ses enfants aimaient la danse et la musique. Elizabeth confie à son *Journal* sans fausse honte :

> I went to the Opera concert. I owe I do love grand company. The Prince of Wales was there : and I must say, I felt more pleasure in looking at him, than in seeing the rest of the company, or hearing the music. I did nothing but admire his Royal Highness. (26-3-1798)

"Convertie" peu de temps après, elle revêt la tenue austère des Amis qui suivent la règle stricte de la Société : robe noire et petit bonnet blanc. A-t-elle pour autant renoncé à son admiration juvénile pour la haute société et la famille royale ? On peut en douter en lisant ce qui suit, rédigé en 1820, alors qu'elle commençait à être célèbre et que l'on recherchait sa compagnie dans les châteaux :

> Indulgent as it may be to the flesh, visiting at such places always bring me into considerable exercise of mind. In the first place for fear of not standing my ground in Christian humility, simplicity and faithfulness and in the next for fear of not making use of such providential openings for promoting the blessed cause of truth and righteousness. (29-9-1820)

---

5. Rachel E. Fry. *Memories of her mother (E.Fry) in a letter to her sisters*. Lynn, 1845, p. 18.

En 1842, elle rentre d'une tournée triomphale en Europe, honorée par tous les souverains des états qu'elle a traversés, reçue dans les palais :

> I have fears for myself in visiting palaces, rather than prisons, and going after the rich, rather than the poor: lest my eyes should become blinded, or I should fall away, in any thing, from the simple, pure standard of truth, and righteousness. (8-5-1842)

Si ces trois textes ont des points communs et trahissent la satisfaction que leur auteur tire de la fréquentation des grands, le ton a changé après sa conversion : l'angoisse perce en constatant son penchant pour le luxe et l'opulence, son goût pour l'accueil flatteur qui lui est fait, elle a le sentiment d'être menacée par un danger moral. Il n'est donc pas surprenant que l'image qui revient le plus souvent sous sa plume soit celle du guetteur : elle ne doit pas se laisser surprendre, elle doit déceler le moindre signe de complaisance et d'orgueil, mais ses scrupules n'étaient pas nouveaux, elle remarquait déjà bien des années auparavant : *lorsqu'on a quitté sa tour de guet, il n'est pas aisé d'y revenir.* (4-2-1825)

L'humilité d'Elizabeth Fry n'est pas feinte, elle est convaincue d'avoir été arrachée à un *tas d'ordure et de fumier*, elle se décrit comme *un instrument indigne*, utilisé par Dieu pour accomplir différentes tâches dont elle ne saurait donc se glorifier (15-1-1825), mais en même temps, grâce à l'examen de conscience qu'elle pratique avec assiduité et lucidité, elle reconnaît qu'elle appartient à la cohorte réduite des grands de ce monde, qu'elle est, elle aussi, *une ville sur le mont*. Dès 1818 elle est célèbre :

> The prison and myself are become quite a show, which is a serious thing in many points. I believe that it certainly does much good to the cause, in spreading amongst all ranks of society a considerable interest in the subject; also of a knowledge of Friends and of their principles: but my own standing appears critical in many ways. In the first place, the extreme importance of my walking strictly and circumspectly, amongst all men, in all things; and not bringing discredit upon the cause of truth and righteousness. (29-4-1818)

On notera qu'elle a un sens aigu de la publicité et qu'elle n'hésite pas à en faire usage pour *la cause*. Elle écrit probablement à un moment où l'ambassadeur d'Amérique dit qu'il vient de visiter les deux lieux les plus importants de

Londres : la cathédrale St Paul et la prison de Newgate où il est allé écouter Mrs Fry lire la Bible aux prisonnières. Plus tard, lorsqu'elle voyage en Europe, surtout dans les pays protestants, elle est acclamée dès qu'elle arrive dans une ville ; à la campagne les paysans suivent sa voiture, lui apportent des fleurs et des fruits, ils lui demandent des brochures religieuses ; elle serre des mains, prend des enfants sur ses genoux. Si le bon peuple la traite en reine, les souverains, eux, la considèrent comme une égale. A Berlin, fief de son ami le Roi de Prusse, elle écrit : "On nous a témoigné beaucoup d'affection; ils me traitent comme une soeur." (Lettre 15-9-1841) Nous apprenons qu'à Hanovre Elizabeth et sa suite "ont été reçus (à la Cour) avec solennité et respect." (Lettre 6-4-1840) Mais elle n'est pas prophète qu'à l'étranger : un épisode étonnant est rapporté par sa fille aînée, Katharine, dans une lettre à sa tante Hannah Buxton. La scène se passe en 1818, encore une fois à l'Hôtel de Ville. Elle a été invitée à rencontrer la reine Charlotte, épouse de George III, qui reçoit les enfants des écoles :

> ... the cry was "The Queen is coming!" We looked through the entrance door and saw mamma [!] with the bishop of Gloucester [!] and Lady Harcourt [qui avait organisé la rencontre] with Alderman Wood. Silence had been previously ordered as a mark of respect, but a buzz of "Mrs Fry, Mrs Fry" ran through the room [...] The Lord Mayor placed us behind the hustings on which the Queen was. We asked him for mamma. He burst out laughing : "there she is on the bench of Bishops !" [...] Towards the close, after God save the King had been sung, everybody began to clap violently, and we asked the cause. "Why, the Queen is speaking to Mrs Fry." When Queen Charlotte rose to go Lady Harcourt presented our mother. The Queen who is so short, courtesying, and our mother who is so tall, not courtesying, was very awkward. [...] The shouts in the hall were tremendous and were caught up by the crowds outside. It was told why they shouted, and it was repeated again and again, till it reached our father, sitting in his office at St Mildred's Court, that the Queen is speaking to Mrs Fry[6].

Au début de cette étude, nous attirions l'attention sur l'audace de la démarche d'Elizabeth Fry, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, alors que le rôle des femmes était étroitement circonscrit à la sphère familiale. Ce n'est pas le lieu ici d'établir un bilan de son action ni de réfléchir à la permanence des réformes qu'elle proposa[7], mais il apparaît clairement que, grâce en partie à un sens aigu de la publicité dont elle avait perçu l'importance pour la réussite des

---

6. Cité par Janet Whitney, *Elizabeth Fry, Quaker heroine*, London, 1937, pp. 232-235.

7. Christiane d'Haussy, "Elizabeth Fry et Julia di Barolo : deux regards sur les prisons" dans *Interférences des Cultures*, sous la direction de M.M. Martinet, Centre d'Histoire des idées dans les Iles britanniques, Université de Paris IV, 1987, pp. 14-27.

causes qu'elle défendait, elle avait fini par acquérir une image de notable, chose tout à fait exceptionnelle pour une femme à cette époque. Sans doute la force tranquille et la dignité naturelle dont elle faisait preuve en public ne doit pas nous cacher l'être souvent torturé révélé par son *Journal* : en scrutant le paysage de son âme, elle en dévoile la face d'ombre alors que pour ceux qui l'acclament seule la *persona* lumineuse est perceptible.

Il convient de nous interroger sur la nature de cette *persona.* Les modèles manquaient à l'époque pour la situer mais la scène décrite par Katherine Fry nous suggère une interprétation qui aurait horrifié la célèbre réformatrice des prisons, monarchiste convaincue. Le lecteur d'aujourd'hui est frappé par le caractère symbolique de cette scène qui présente une Reine faisant une révérence à une roturière qui ne la lui rend pas (non par manque de respect, mais par principe), et il a le sentiment d'assister à une usurpation de fonction, involontaire, certes, et tout à fait inconsciente, mais qui se justifie pleinement dans le contexte d'une époque où les souverains étaient fort impopulaires, lointains, peu soucieux d'établir des contacts avec le peuple. Il est bien possible qu'Elizabeth Fry ait rempli le vide ainsi créé, qu'elle ait représenté l'image idéale d'une souveraine, qu'elle ait fait office de souveraine de substitution dans l'imaginaire collectif en attendant Victoria dont, sans le savoir, elle préfigurait l'image de la maturité. Il n'est d'ailleurs pas inconcevable que, dans une certaine mesure, elle ait servi de modèle à la Reine qui, à son tour, devait servir de modèle à toute une génération[8].

---

[8]. John Wolffe. "The End of Victorian Values ? Women, Religion, and the Death of Queen Victoria" in W.J.Sheils and D.Wood eds., *Women in the Church,* Blackwell: Oxford, 1990, pp. 481-503.